

La maison de l'avenue de Courbieu – Premiers exploits

Je suis né un quart d'heure trop tôt.

Vers cinq heures du soir, Anna, la mère de maman, persuadée qu'à cette heure-là je n'attendais que mon billet de sortie derrière la porte de ma prison dorée, pressentit qu'il était grand temps d'aller quérir la sage-femme.

À six heures, en effet, la sagace accoucheuse me brandit vagissant à bout de bras par les pieds. Elle annonça alors avec une solennité et une pertinence qui n'avaient d'égal que sa vue perçante : c'est un garçon ! Maman et ma grand-mère, folles de joie, regrettèrent néanmoins que papa n'ait pas assisté à ce considérable événement : la naissance de son premier fils.

Avec autant de célérité que ses jambes le lui permettaient, celle que j'appellerais bientôt mémé courut chez celui qui sans le savoir était désormais mon oncle : tonton Étienne, l'époux de Fernande – ma future marraine – la sœur de papa.

Elle le trouva devant la porte de sa maison, un trousseau de clés à la main. Il avait l'air plutôt fébrile et pressé d'entrer chez lui. Il venait en réalité de rater le train qui devait l'emmenner à Marseille. Dès le lendemain, il devait y prendre un paquebot en partance pour la Syrie. Il s'avérait en effet impératif qu'il rejoigne son cantonnement, car il en était le capitaine et les Syriens – ses supérieurs le lui

Le café du Pont

avaient suffisamment expliqué – mouraient d'impatience d'être colonisés !

— Ma fille Clau vient d'avoir un garçon, lui annonça fièrement mémé.

— ... Oui ?... bredouilla-t-il, comme hébété par cette nouvelle si soudaine qu'il semblait la trouver incongrue.

— Il faut que tu ailles vite à la mairie déclarer sa naissance. Maurice n'est pas là pour le faire...

La regardant alors avec une sorte de souffrance grimacante, en dansant d'un pied sur l'autre, il fut apparemment incapable de répondre à cette innocente supplique qui n'était somme toute que pétrie de bon sens.

Pétrifié, tonton Étienne la regarda sans rien dire. Puis, abandonnant soudain son attitude d'arbre foudroyé, il tourna les talons, s'engouffra dans le salon qu'il traversa telle une fusée et s'enferma dans les toilettes. Au bout d'un bon quart d'heure, il revint, rayonnant, se planter devant mémé et formula d'un trait cette phrase historique que trois générations de la famille ne cesseraient de répéter au terme des repas de mariage et jusqu'au jour où l'on enterra ce grand philosophe : « L'amour, c'est fort, mais l'envie de chier, c'est encore plus fort ! »

Je suis donc né au mois de juillet, avec la première poussée de cèpes. Mon enfance ainsi qu'une partie de mon adolescence furent colorées et traversées de mille émotions aussi enrichissantes qu'inattendues. Les cascades de rires, les chapelets de pleurs – et leurs causes – résonnent dans ma mémoire comme si c'était hier. Le film des premiers émois de mon existence est parfaitement net dans mon souvenir – sauf peut-être le tout début, le premier étage de cet immeuble de briquettes rouges de la rue de la Constitution où j'ai vu le jour le 9 juillet de l'année 1934. En revanche, je me rappelle très clairement la grande maison que bâtirent mes parents un an plus tard à la sortie du pays, près

Parfums d'enfance

de l'avenue de Courbieu. Isolée au milieu des champs, elle me paraissait immense.

Nos voisins les plus proches, les Antonioli, ainsi que les Castelnau, habitaient de l'autre côté de la villa des Bourgoin (Étienne et Fernande, la sœur de papa), située à cent mètres de chez nous. Je sautais à la corde avec Rosy Antonioli, ou je jouais à la marelle avec Huguette Castelnau, et toutes deux, à peu près de mon âge, me considéraient comme une sorte de petit frère dont elles se sentaient responsables.

C'est dans cette maison de l'avenue de Courbieu que j'ai réalisé mes deux premiers « exploits » quelques mois seulement après avoir vu le jour. La première fois, j'ai avalé une broche en jouant dans mon berceau. Oui, j'ai bien avalé la broche qui tenait ma bavette. Ouverte, qui plus est ! Voulais-je démontrer que la gastronomie m'intéressait déjà ? Lorsque maman constata, affolée, l'absence de ce divin cadeau en argent, orné d'un médaillon émaillé de bleu figurant le portrait authentique de la Vierge Marie elle-même, elle poussa des cris dans toute la maison. On fouilla mes langes, on mit le berceau à sac et on dut se rendre à l'évidence : je ne pouvais qu'avoir avalé cette sacrée broche pourtant bénie à Lourdes, d'où ma tata Blanche l'avait rapportée de son pèlerinage.

« Il faut lui faire passer une radio », décida papa et le doute s'envola, laissant place à l'espoir. De fait, on repéra l'intruse, ouverte certes mais, heureusement, pointe vers le haut. En vingt-quatre heures, elle serait évacuée « sans dommage » de mon intestin, affirma le docteur. C'est ainsi que bien avant le débarquement des Alliés, mes parents vécurent ce jour-là leur jour le plus long.

En tout cas, l'immense ouf de soulagement familial qui salua le transit du bijou restitué n'eut d'égal que l'auréole de miraculé dont on m'affubla par la suite. La Vierge assurément s'était penchée sur mon pot de chambre. Les miens,

Le café du Pont

peu enclins à la ferveur religieuse, furent à l'avenir plutôt circonspects sur ce sujet.

Je fis dans la foulée un deuxième cadeau empoisonné à mes infortunés géniteurs. Hélas pour eux, le suspense n'en demeura pas moins insoutenable que lors de l'affaire de la broche, bien au contraire. La faute à qui ? Peu importe. Mon gentil parrain, Pierrot Faure, le frère de maman, venait souvent nous voir le soir après son travail. Il adorait jouer avec moi sur le petit lit de bois ancien haut sur pieds avant que l'on ne me déshabillât pour aller dormir. Cet oncle farceur me prodiguait des papouilles qui me faisaient bondir dans tous les sens aux quatre coins du lit. Le dernier saut, précédé d'un cri, fut suivi d'un bruit sourd de chute au sol. Mon parrain, stupéfait, n'eut guère le temps d'essayer de me retenir : j'étais tombé la tête la première. J'avais, paraît-il, vainement tenté de freiner ma dégringolade en m'agrippant à l'édredon, qui avait lui aussi glissé à terre. J'étais à présent étalé de tout mon long, au pied du lit, sur le plancher de ma chambrette. Maman s'évanouit en me voyant inerte. Papa et mon parrain se transformèrent en docteurs en humectant de vinaigre un gant de toilette qu'ils passaient à tour de rôle sur les tempes des deux comateux. Cela ranima maman au bout d'une minute, mais n'eut aucun effet sur moi. À l'évidence, l'état d'inconscience où j'étais plongé prenait un tour inquiétant. Papa enfourcha sa bicyclette et fonça jusqu'à la ville chercher le médecin de famille, le vieux Dr Delrieux.

« Cet enfant est tombé dans un coma profond et personne n'est en mesure de dire quand il en sortira » : le diagnostic de notre Esculape de campagne fut sans appel. J'imagine la tête de mes parents. « En fait, crut bon d'ajouter ce "docteur Tant-pis", il peut ne jamais se réveiller ou alors, il restera définitivement idiot. »

Lecteur sagace, il vous appartient d'en tirer vos conclusions.

Le suspense dramatique dura trois longs jours et trois affreuses nuits au terme desquels maman, seule à mon

Parfums d'enfance

chevet à cette heure-là – elle se relayait avec mon parrain et papa –, m'entendit dire en ouvrant les yeux : « Il est où le gentil monsieur noir qui m'a donné une noix de kola hier après-midi ? » Elle faillit s'évanouir derechef mais préféra pleurer de joie. Le « gentil monsieur noir » n'était autre qu'un Sénégalais à chéchia rouge, tel le personnage de l'affiche Banania, si populaire alors. Il m'avait offert, il est vrai, l'une des noix de kola qu'il vendait aux chalands, non la veille, mais trois journées auparavant, le jeudi, jour du marché sous la magnifique halle couverte de mon Castelsarrasin natal. Le jeudi suivant, maman lui acheta un gros sac de noix de kola dont elle ne sut jamais que faire.

À trois cents mètres de chez nous, il y avait un voisin, le grand Mumu, qui était maraîcher. Il portait une casquette dont la visière rigide de crasse avait la courbe d'une tuile romaine du pays. C'était un impénitent coureur de jupons. Il vendait ses salades au marché et surtout des melons. Il était un peu sourd et tendait souvent l'oreille – en disant « hein ? hein ? » quand on lui reprochait la cherté de ses fruits. Papa, alors téléphoniste de nuit à la poste, encourageait par son absence, et bien malgré lui, la présence de rôdeurs autour de notre demeure isolée. Maman, seule avec moi, bébé d'un an et demi tout au plus, ne pouvait qu'être terrifiée lorsque, en pleine nuit, un inconnu essayait de forcer le verrou de la porte. Elle avait beau hurler : « Qui êtes-vous, que voulez-vous ? Allez-vous-en ! », le sadique s'acharnait, prenant un évident plaisir à faire accroître l'angoisse de sa victime. Mémé, courageusement venue partager la terreur de sa fille, insultait l'intrus dans un patois véhément à travers la porte : « *Baï ten, saloupario !* » [Va-t'en, saloperie !] L'obstination de ce singulier personnage à vouloir s'introduire chez nous deux ou trois fois dans la semaine inquiéta sérieusement papa. Il se fit donc remplacer à la poste et, du premier étage de la maison

Le café du Pont

inachevée, guetta le fâcheux dont il crut un instant reconnaître la silhouette dans la nuit noire. N'était-ce pas le libidineux Mumu, alléché par la chair fraîche d'une jeune mère de vingt ans qui n'aurait sans doute guère la force physique de résister bien longtemps à ce géant déterminé aux desseins les plus noirs ? Le premier coup de fusil lâché en l'air déclencha une cavalcade effrénée dans le champ de maïs qui longeait la maison. Sa deuxième cartouche, papa la tira au-dessus du maïs, à une vingtaine de mètres au-delà du fuyard qui vraisemblablement, à cette heure, n'en menait pas large.

Le lendemain, croisant le Mumu qui allait vendre ses melons à la ville avec son petit « charreton », papa s'entendit dire :

— Dis donc, Maurice, faudrait voir à faire attention quand tu tires des coups de fusil la nuit, autour de chez toi, il pourrait y avoir un accident un de ces jours.

— Tu sais, lui répondit papa, qui avait du mal à garder son sérieux, j'ai bien essayé de tirer sur un type qui était venu forcer la porte de chez nous la nuit dernière, mais je l'ai lamentablement loupé ! J'espère que la prochaine fois sera la bonne. On pourra enfin mettre un nom sur ce courageux salopard !

Inutile de préciser que maman ne fut plus jamais inquiétée. J'entendis si souvent cette histoire à la maison que j'avais la plus grande peine à ne pas m'esclaffer quand je voyais Mumu pousser innocemment son petit charreton en faisant « hein, hein » aux passants qui lui disaient « comment vas-tu ? ».

Quelques années après avoir quitté ce lieu – non sans en emporter les tendres souvenirs –, je suis repassé sur cette avenue de Courbieu que prolongeait la route menant à Notre-Dame d'Alem. Je me rendais en fait dans cette petite chapelle pour ma communion solennelle. Nous cheminions

Parfums d'enfance

au côté du curé Bessac, le curé de l'église Saint-Jean, quelques copains et moi. Certains d'entre eux se plaignaient d'avoir faim.

— Vous mangerez quand vous aurez communié, dit Jules, le curé dont le prénom nous amusait, vous le savez bien. Et toi, Pierrot, me dit-il, tu n'as pas faim ?

— Non, monsieur le curé, parce que avant de partir j'ai mangé du saucisson.

— Oh ! malheureux. Alors tu ne pourras pas faire ta communion !

Je suis rentré au café que nous habitions alors. Maman était très déçue. Moi, pas mécontent de la tournure qu'avaient prise les événements, je suis allé au canal pêcher une friture de goujons.

Toilette matinale de papa – Maman – Mémé – La maternelle – Le coiffeur

Avant de partir pour la petite école, ce n'est pas sans une certaine jubilation que j'étais le témoin silencieux de la toilette matinale chantante de papa devant l'évier de la cuisine, seul substitut de cabinet de toilette, dont la plupart des foyers se contentaient alors. Torse nu, en caleçon ou en pantalon, les bretelles tombant sur les cuisses, il savonnait un gant mouillé au savon de Marseille, puis se frottait énergiquement le torse, jusqu'à être rouge comme une écrevisse sortie du court-bouillon. Le reste du corps attendait-il le samedi, jour des grandes ablutions à la douche municipale du pays ? Il y a tout lieu de le craindre.

Papa chantait tout le temps. Sur son vélo, à la maison, à la pêche, ou quand il bricolait, quand il réparait sa moto, peut-être même en des circonstances plus intimes. Je n'eusse pas été étonné outre mesure de l'entendre souligner d'un chant mélodieux la douce félicité de ses voluptueux transports envers maman dont il se montrait si amoureux. Dès le matin, il entonnait à pleine voix un passage du célèbre *Pays du sourire* de Franz Lehár ou la non moins fameuse *Tosca* de Puccini : « Mais Tosca tout de même, c'est toi seule que j'aimeu... » Il s'interrompait parfois, lorsque dans le déroulement de sa toilette une tâche minutieuse réclamait un peu plus d'attention. Par exemple quand il tournait sur lui-même ainsi qu'une toupie en enroulant une ceinture de flanelle autour de ses reins, comme le font les maçons et les

Parfums d'enfance

charpentiers, ou quand il humectait d'eau claire les deux coins d'une serviette en coton avec lesquels il nettoyait minutieusement l'orifice de chacune de ses oreilles. En une géométrie quasi irréfutable, il fixait ensuite ses supports-chaussettes, puis les contemplait, satisfait, avant d'enfiler son pantalon. Ces délicats rituels accomplis, il plaquait ensuite posément la main gauche sur son cœur et tendait le bras droit en avant, main ouverte, vers un public imaginaire. Il pouvait aussi bien enchaîner tout de go avec *Les Cloches de Corneville* ou l'une des nombreuses opérettes marseillaises que chantaient alors Andrex, Relys ou Fernandel, « Ah qu'il est doux le plaisir de la pêche », ou bien « Un petit cabanon pas plus grand qu'un mouchoir de poche ». Sautant facilement du coq à l'âne, papa continuait en entonnant « Sur la mer calmé-e, soudain une fumé-e... » jusqu'à ce vers splendide « Car sans soleil meurent les fleurs », auquel devait succéder un véritable crescendo vocal. Là, pour maman comme pour moi, le temps suspendait son vol. Nous l'avions tant entendu, nous savions que la tessiture de sa voix menaçait de transformer le périlleux contre-ut en un couac humiliant. Conscient lui aussi du danger, il avait le plus souvent la sagesse de couper le son avant le désastre. Nullement découragé toutefois, il pouvait très bien se remettre à fredonner tout en cirant ses chaussures « J'ai la rate qui s'dilate » ou les *Thés-Tangos*, ou bien encore « Pour promener Mimi, ma p'tite amie Mimi et son p'tit frère Toto, j'ai une auto ». Dans *Félicie aussi*, il était presque aussi irrésistible que Fernandel lui-même. Défilaient ainsi au gré de son humeur généreuse et fantasque, *L'Ami Bidasse* ou *La Caissière du Grand Café*. Voilà grosso modo l'essentiel du répertoire qu'il chanta aussi un peu plus tard en amateur devant un auditoire en délire. Avec ses mimiques et son sens inné du public, papa, cela ne fait aucun doute, est passé à côté d'une véritable carrière d'artiste.

Peu de temps après avoir épousé maman, papa instaura une habitude qui, à l'évidence, ne tarda guère à déplaire

Le café du Pont

fortement à sa jeune épouse. Pratiquement tous les soirs après le souper, il se rendait – sans elle – en ville chez Mme B., prendre des leçons de chant. Cette castafiore déjà mûre mais non dépourvue de charmes désuets adorait s'entourer de jeunes gens « doués », afin, assurait-elle, de leur enseigner l'art lyrique et la manière la plus probante de « placer leur organe » (*sic !*).

L'insoutenable spectacle de sa jeune épouse qui faisait inmanquablement la tête à son retour au foyer gâcha indubitablement le plaisir de papa. Désormais, il continua d'égrener ses vocalises à la maison.

Quelques mois après leur mariage, encouragé par maman peu rancunière, papa se mit à jouer tous les samedis soir et dimanches après-midi dans de petits théâtres ou des salles paroissiales. Il s'était intégré au sein d'une troupe de « semi-professionnels », certes, mais qui savait séduire un public bon enfant, disponible, ne demandant qu'à rire des facéties naïvement grivoises qui lui étaient distillées.

Lorsqu'elle était encore jeune fille, la seule « récompense » à laquelle Claudia – ma future maman – avait droit au terme d'une semaine de dur labeur à la scierie où sa mère l'avait fait embaucher était le bal du dimanche après-midi.

Brunette d'un mètre soixante-cinq, la taille bien prise, un beau visage de fille du Sud, une sorte de pruneau issu d'un arbre sauvage, elle était rétive à toute velléité de rapprochement avec la plupart des spécimens de la gent masculine, sans doute à cause de sa rude enfance vécue dans les poussiers du pays minier, près de Decazeville.

Maurice – mon futur papa – faisait partie de cette catégorie de jeunes hommes qui n'étaient pas insensibles aux charmes bruts de cette sauvageonne qui refusait toujours les invitations à danser qu'il lui formulait pourtant si poliment. « Il ne sait même pas mettre un pied devant l'autre ! » répondait Claudia à sa mère, lorsque cette dernière lui

Parfums d'enfance

demandait : « Mais pourquoi tu ne veux pas danser avec ce Maurice Perret ? »

Au bal, ma future mémé, qui veillait sur le banc à la vertu de sa fille, ne ménageait pas les réprimandes lorsque les circonstances semblaient l'exiger. Elle allait même parfois plus loin. Un jour par exemple, Claudia refusa une valse à Maurice mais courut se blottir trois secondes plus tard dans les bras d'Andrea, un bel Italien à l'œil de velours qui venait de l'inviter à son tour. La retentissante paire de baffes qu'elle reçut de sa mère ce jour-là au beau milieu du bal gâcha à tout jamais – semblait-il – les chances de Maurice de courtiser la farouche élue de son cœur. Claudia avait cependant bien d'autres raisons de cultiver un tenace ressentiment à l'égard de sa mère. Pourrait-elle un jour lui pardonner de les avoir envoyés, elle, Blanche et Pierrot, sur les pousiers, des journées entières, afin de rapporter de quoi alimenter le fourneau ? Pour y réchauffer quoi, de plus ? Les quelques restes qu'ils trouvaient en faisant les poubelles des maisons de riches ? Tout cela laissa en Claudia de terribles cicatrices et la rendit à tout le moins méfiante.

Elle était à cette époque aux antipodes de l'état d'esprit apparemment insouciant de Maurice. Elle aimait bien rire, pourtant, mais à ses yeux les choses importantes – la danse en faisait partie – ne pouvaient souffrir que l'on en sabotât les pratiques, car elle adorait aussi bien les valses que les paso doble.

— Redanse au moins une fois avec lui, dit Anna à sa fille, quelques semaines plus tard, tu changeras peut-être d'avis. Tu sais, ce Maurice Perret, il aime bien rigoler sans doute, mais c'est un garçon sérieux. Son père était un honnête commerçant, lui-même est employé de banque et quelqu'un m'a dit qu'il avait son brevet. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais ça a l'air d'être important ! Réfléchis avant de l'envoyer balader une fois de plus.

Le dimanche suivant, Maurice demanda officiellement à Anna la main de sa fille Claudia, qui, à l'évidence, avait

Le café du Pont

réfléchi. Il promet de ne plus jamais la faire danser et d'être un bon mari. Il tint, je crois, les promesses qu'il fit ce jour-là.

Lorsqu'elle les découvrit, maman apprécia à leur juste valeur les dons artistiques de papa et, durant leurs « fiançailles », elle l'encouragea à poursuivre les représentations théâtrales qu'il donnait aux alentours avec ses partenaires comédiens. Elle le suivit même partout. Il possédait alors une voiture dont tous ceux de la troupe étaient heureux de profiter à tour de rôle. Le récit des fous rires en scène, des avatars dus aux pannes d'essence – dues, elles, au manque d'argent –, de la peinture du caractère des « acteurs » font partie de mes tout premiers souvenirs d'enfance. Parlant entre eux de cette heureuse période encore si proche, mes parents évoquaient leurs collègues cabotins, ces « mentons bleus » si bien dépeints par Courteline. Matamores et volontiers donneurs de leçons, M. et Mme Petitjean – qui ne dînaient jamais dans les restaurants tant ils redoutaient l'addition – surgissaient cependant régulièrement au beau milieu du repas de leurs camarades comédiens, picorant dans l'assiette de tout un chacun, critiquant les assaisonnements, la texture, la sauce ou les saveurs de tel ou tel plat, tout cela, suggéraient-ils, pour obtenir un rabais de l'aubergiste capable de servir de tels plats à des prix si prohibitifs ! C'est à la fin de ces saisissants portraits que, pour la première fois, j'entendis mes parents – qui méprisaient tant cette catégorie d'individus – prononcer le mot « radin ». Si bien « épaulé » par maman, papa trouvait ici – un peu tard, il est vrai ! –, le bonheur de s'exprimer dans cette discipline, après des années d'interdiction de s'approcher de ce métier si honni par son père, ce grand-père que je n'ai pas connu.

J'ai raconté dans un précédent livre, *Laissez chanter le petit !*, comment mon arrière-grand-père paternel, comédien de son état, avait partagé dans les années 1890 un authentique coup de foudre avec une jeune fille de seize ans. Sous les

Parfums d'enfance

tréteaux d'un théâtre ambulant planté sur la grand-place de Montauban, le jeune premier comique déclenchait les rires d'une salle comble. Lui n'avait d'yeux pourtant que pour la jeune et jolie spectatrice du premier rang, qui ne le quitta pas d'un regard fasciné durant tout le spectacle. Au terme de la pièce, la coquine, plantant là ses parents, se précipita en coulisses dans les bras de son héros qui – tenez-vous bien – l'enleva. En cette fin du XIX^e siècle, c'était pour le moins chose peu commune et cela provoqua un beau scandale. Ils s'aimèrent fort, bien sûr. Il l'initia à l'art dramatique et elle devint à son tour comédienne à ses côtés. Hélas, les préservatifs ne faisant alors pas plus partie du « paysage sexuel » que la pilule, ils firent bien imprudemment des enfants, sans pour autant les désirer.

Ils les confièrent le plus souvent à des fermiers dans la campagne proche de la ville où ils se produisaient. Le sort voulut que ces innocents bambins tombent parfois chez de braves gens. Ce fut le cas de mon grand-père Gustave, leur premier fils, qui ne connut jamais ses frères disséminés aux quatre coins du pays. Il apprit un jour qu'en réalité ces « parents » qui l'avaient élevé, du côté de Cahors, n'étaient pas les siens ; il en voulut beaucoup à cette « dame » – venue le voir deux fois en dix ans –, lorsqu'on lui révéla que c'était elle, « l'actrice », sa vraie maman. L'évocation du métier d'acteur, depuis, lui hérissait le poil et il avait, disait-il, la haine de « ces gens-là ». Élevé avec amour dans la famille Ausset à Granejols, près de Cahors, mon grand-père n'en fut pas moins, sans doute, profondément malheureux et on peut aisément comprendre que mon pauvre papy Gustave ait voué aux gémonies tout ce qui lui évoquait ces parents passablement inconscients. Quant à mon propre père, injustement contrarié dans sa vocation, il se jura, s'il avait un jour un fils, de lui offrir très tôt tous les atouts nécessaires au cas où son rejeton montrerait quelques dispositions pour « faire l'artiste » de quelque manière. Là aussi, il tint sa parole.